L'Abeille de la Nouvelle-Orleans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureaux : 323 rue de Chartres.
Entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office at New Orleans Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES ET LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE.

TEMPERATURE

Du 8 juillet 1907.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 632 rue Canal, N.-O., Lne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	90	32
Midi.....	92	33
3 P. M.....	92	33
6 P. M.....	90	32

Un Voyage qui fait du bruit.

Jamais le déplacement d'une escadre, la concentration de navires de guerre sur une croisière dans quelque mer n'a fait autant de bruit que l'envoi d'une quinzaine de cuirassés américains de l'Atlantique au Pacifique.

L'arrivée de tous les gros bâtiments de la flotte sur les côtes de l'est des Etats-Unis, il y a un peu plus d'un an, n'avait certes pas passée inaperçue, mais si l'on y voyait un mouvement tendant à exercer de l'influence sur une puissance avec laquelle le gouvernement de Washington se trouvait alors en délicatesse, on comprenait en même temps qu'il avait surtout pour but de réunir toutes les forces navales du pays sous un seul commandement, de façon à leur donner une cohésion et un entraînement qui seraient des facteurs sérieux de succès au cas où elles seraient appelées à défendre les intérêts du pays.

La décision prise ces jours-ci par le président Roosevelt de faire entreprendre en un seul groupe aux cuirassés américains un voyage de 13,000 milles est la continuation de la même politique. Le chef du gouvernement veut s'assurer de ce dont la flotte de guerre américaine est capable et le montrer au monde entier.

Que ce mouvement serve aussi les intérêts des Etats-Unis dans leur controverse avec le Japon, c'est ce dont on ne peut douter et il aura ainsi un double avantage, mais il est permis de croire qu'il eut été ordonné même si les Japonais n'avaient pas eu depuis de longs mois une attitude sinon hostile du moins irritante.

Le président Roosevelt est dans le vrai quand il dit on permet de dire en son nom qu'"il est désirable et important de montrer au monde avec quelle rapidité la marine américaine pour transférer ses forces de combat d'un océan à l'autre".

Il faut noter aussi les paroles de l'amiral Brownson, qui a dit après un entretien avec le président :

"Il n'y a pas de moment plus propice que celui-ci pour une telle démonstration, quand les Etats-Unis sont en paix parfaite avec toutes les nations."

C'est un fait acquis que le gouvernement américain estime que le voyage de l'escadre constituera une nouvelle garantie de paix, et c'est là l'essentiel, mais il n'en est pas moins curieux de voir comment il est interprété au dehors.

Les délégués des grandes puissances à la conférence de paix de La Haye diffèrent d'opinion sur la gravité du différend entre les Etats-Unis et le Japon, mais admettent généralement que l'envoi des cuirassés américains dans le Pacifique pourrait soulever une dangereuse agitation populaire que le gouvernement de Washington ne pourrait peut-être pas contrôler.

En Allemagne on croit à une guerre entre les Etats-Unis et le Japon, et dans ces conditions le voyage de l'escadre ne serait qu'une mesure de préparation.

En France on croit, en dehors des cercles où le sensationnel est de mise, que le différend sera réglé pacifiquement, et en Angleterre on estime que le Japon ne sera pas financièrement en mesure de faire la guerre avant longtemps.

Enfin les Japonais déclarent que l'envoi d'une puissante flotte de cuirassés américains dans le Pacifique ne les inquiète nullement.

Puissent les événements donner raison à ceux qui voient dans le voyage de la flotte une nouvelle garantie de paix.

Carnet d'un sauvage.

M. H. Maret a réuni en un volume les filets prélevés dans le "Journal". L'ouvrage est charmant. On y touche cette vérité, que les grands sujets seuls se démodent : l'économie politique porte des fleurs éphémères ; au contraire, les menus faits, et tout ce qu'on nomme dédaigneusement l'actualité, ne se fanent jamais. Au bout d'un an, on relit les pages détachées et rattachées par M. H. Maret avec le même plaisir, parce que les petits événements qu'elles commentent sont de ceux que la vie ramène tous les jours. C'est pour cette raison que l'écrivain en parle sans amertume et se garde également de les prendre à la légère. L'antiquité, dit il dans sa préface, a eu deux philosophes, l'un qui riait toujours, l'autre qui pleurait sans cesse ; chacun d'eux avait tort, car s'il ne faut pleurer de rien, il n'est pas sage non plus de rire de tout. Tel un Athénien de cette époque, tel le Figaro de Beaumarchais, M. Maret descend sur la place publique et demande ce dont il est question. Il laisse bourdonner et passer les propos frivoles : il saisit et retient ceux qui valent la peine qu'on y pense un moment. Sa philosophie est faite d'expérience et de bon sens. Il voudrait la faire partager à ses concitoyens. C'est là toute son ambition ; il ne s'étonne pas que les hommes soient imparfaits ; il ne se flatte point de changer l'univers ni de rebâtir l'édifice social ; il lui suffirait de l'entretenir, de le rendre un peu plus commode et de le consolider. Au service de ses idées, M. Henry Maret a le plus riche répertoire de souvenirs, de lectures et d'anecdotes qu'il conte avec tout l'agrément d'un aimable causeur. Vient il à parler d'exil ? il se souvient que David d'Angers fut proscrit politique et connut, après le coup d'Etat, la tristesse de vivre en pays étranger. Le grand sculpteur avait choisi pour lieu de sa retraite la terre qui semblait être sa seconde patrie. Cependant, Beulé, qui le vit à Athènes, fut frappé de sa mélancolie, de son découragement. Les commandes ne manquaient pas à l'artiste ; il ne se décidait pas à les exécuter. Les carrières du Pentélique étaient mal exploitées, l'argile était trop sèche ; le plâtre ne valait rien. "Et le grand homme, parcourant l'Attique au bras de sa fille, dut songer au vieil Œdipe, conduit par Antigone au seuil du bois sacré de Colone."

LE 17e D'INFANTERIE.

Hier et aujourd'hui

Le 17e d'infanterie, qui vient de se signaler si tristement à Agde et à Béziers, est l'ancien régiment d'Auvergne. C'est un des vieux régiments d'infanterie de France, un de ceux qui contribuèrent à rétablir, dans l'armée, la discipline et la solidité si gravement compromises au début de la Révolution.

Il s'était couvert de gloire dans les guerres de la première république et de l'Empire. Sur les plis de son drapeau, on peut lire : "Fleurus, Austerlitz, Auerstædt, La Moscowa." On aurait pu y inscrire cent autres combats ou batailles : Deux ans avant Fleurus, à Jemmapes, quand la panique se mit dans les jeunes troupes républicaines, ce sont les vieux régiments qui rétablirent le combat. Ils marchèrent énergiquement à l'attaque des Autrichiens, en poussant, comme autrefois, leur cri de guerre. Le premier cri fut poussé par le 5e actuel : "En avant ! Navarre sans peur ;" le deuxième par le 17e : "Toujours! Auvergne, sans tache."

Hélas ! aujourd'hui, le glorieux régiment n'est plus sans tache : grisés par les manifestations des populations qui les entouraient et dont ils sortent eux-mêmes ; voyant que le gouvernement tolérait, encourageait ces récriminations ; puis énervés par leur renvoi de Béziers ; furieux d'apprendre qu'après avoir flatté leurs parents, leurs amis, on les traitait en révoltés ; attirés par la surexcitation de leur ancienne garnison, dont on ne les avait éloignés que de quelques kilomètres, les jeunes soldats du 17e se sont mutinés. N'écoutant plus la voix de leurs chefs, ils ont saccagé leur nouvelle caserne d'Agde ; ils ont pillé un magasin à poudre, dont ils ont blessé le gardien ; et se sont portés avec armes et munitions sur Béziers, prêts à combattre les troupes chargées de faire respecter la loi.

La population était heureusement plus tranquille qu'ils ne se l'étaient imaginé. Les comités de défense viticole, des officiers supérieurs et généraux sont intervenus pour leur conseiller le calme et la soumission. Puis est arrivé l'énergique, le sympathique commandant du 16e corps, le général Baillond, qui a réussi à faire rentrer les mutins dans le devoir.

Grâce à ces interventions, qu'on ne saurait trop louer, cet incident, le plus grave, le plus troublant des revendications du Midi, a pu se terminer sans effusion de sang.

Les soldats du 17e sont rentrés dans le rang. Maintenant qu'ils sont dégrisés, ils doivent sentir vivement toute la gravité de leur conduite ; et, s'ils aiment réellement leur vieux et glorieux régiment et la patrie, ils demanderont eux-mêmes que la tache qu'ils viennent de leur faire soit lavée militairement.

***

A quoi est dû cet incident douloureux, et profondément inquiétant pour l'avenir de l'armée et du pays ?

Au recrutement régional, dit-on ; aux mauvaises mesures prescrites par le général André. Sans doute le recrutement régional y est pour quelque chose, mais il y a bien d'autres causes, dont la responsabilité incombe à la majorité qui mène si mal nos affaires depuis huit ans.

Sous la pression des hommes du Bloc, les ministres de la guerre se sont attachés, depuis huit ans, à introduire la politique dans l'armée ; et ils ont réussi à la troubler profondément.

Avant qu'ils arrivassent au pouvoir, succédant aux républicains libéraux, nous avions la plus belle armée, la plus solide que la France ait jamais mise sur pied.

Respectueuse de la légalité, elle en a donné des preuves éclatantes au moment de l'affaire Dreyfus—l'armée avait été soigneusement soustraite à nos discussions politiques. La "grande muette" planait réellement au-dessus de nos dissentiments intérieurs, travaillant sans relâche, se préparant à utiliser, à leur vraie place, pour la défense de la patrie, tous les dévouements, toutes les énergies, toutes les traditions de gloire de la nation.

Le corps des officiers, à la loyauté duquel on s'était fié sans prestation de serment, était aimé, respecté de tous ; uni, animé de cet esprit de confiance réciproque et de camaraderie qui seul permet de faire de grandes choses à la guerre. Les sous-officiers étaient excellents, animés des meilleurs sentiments. Et, quand les jeunes soldats entraient dans le rang, ils se sentaient comme vivifiés par l'atmosphère de droiture, d'honneur et de loyauté du régiment.

L'armée n'était pas seulement l'école du dévouement au devoir et à la France ; elle était aussi celle de la neutralité politique. Elle était admirablement prête à remplir son noble rôle à la frontière, comme à faire respecter la loi à l'intérieur.

Aujourd'hui, tout est changé. On a voulu des officiers affirmant nettement leur préférence pour les hommes au pouvoir. On les a fait surveiller, espionner par les loges maçonniques. La délation est venue faire son œuvre néfaste dans l'armée et y introduire la défiance, le désarroi, l'inquiétude, le trouble.

Après avoir traqué, découragé les officiers signalés — et par qui ! — pour avoir des attaches de famille, politiques ou religieuses suspectes, ou fait planer le doute sur leur loyalisme ; on a proclamé qu'ils étaient même incapables de rendre justice à leurs hommes et qu'il fallait supprimer les conseils de guerre.

Tout a été fait pour montrer que l'autorité des chefs de l'armée n'était plus à considérer, et qu'on y avait substitué l'influence des politiciens, des préfets, des loges maçonniques....

Les résultats de cette ingérence détestable, désagrégeante, de la politique biocarde se font sentir cruellement aujourd'hui. On a introduit dans l'armée le virus le plus dangereux pour une nation, l'esprit prétorien, l'esprit de révolte qui mène les peuples à l'abîme.

Dieu veuille que notre nation voie où on la conduit, et qu'elle sache à temps retirer sa confiance à ceux qui en ont si terriblement abusé !

Général ZURLINDEN.

De 1871 à 1873

Mme Juliette Adam l'ABEILLE l'a déjà dit, publie le 5e volume de ses mémoires. Il commence en février 1871, et en même temps qu'il témoigne de la douleur pathétique et des souffrances de ces temps tragiques, il apporte toute une correspondance précieuse et intéressante pour l'histoire des faits et des idées. Telle est la lettre où Adam, arrivé à Bordeaux le 16 février, raconte sa première entrevue avec Gambetta, qui lui prédit en ces termes la Commune :

"J'ai vu Gambetta dix minutes. Nous nous sommes embrassés. Il savait mon accident et, me voyant tout contrarié il m'a apostrophé en ces termes, de la façon que tu devines :

"Mon cher Adam, vous pourrez mourir plus utilement si le "cœur vous en dit. Il y aura encore à risquer sa peau dans "Paris pour un homme tel que "vous. Il faudra y retourner "vite.

"—Avec vous ?

"—Non, j'ai dit à Thiers, qui est aussi inquiet de Paris que de "moi, qu'il n'aurait pas à nous "combattre ensemble. Si la paix "est signée, je disparaîtrai pour "quelques mois ; si la guerre continue, ce qu'hélas, je n'espère "pas, j'irai lui en-là avec Faidherbe. Paris, si on fait la paix, "dans les conditions atroces dont "on nous menace, est voué à la "Révolution. Imaginez que Bismarck a conseillé à Jules Favre "de désarmer les mobiles et de "laisser ses armes à la garde nationale! Ils l'ont fait, c'est à n'y "point croire !

"Ils ont eu une telle peur de "la continuation de la guerre ; "qu'ils n'ont songé qu'à briser "entre mes mains l'armée de "l'Est. Ils n'ont pas compris, "les malheureux ! qu'ils avaient "pis que la guerre étrangère.

"La première chose qu'un "homme d'Etat doit craindre et "prévoir après les grandes dé"faites et les grands sièges, ce "sont les révolutions ; il faut at"tirer le courage où il peut en"core espérer vaincre, sinon la "folie prend le peuple."

Mme Adam a ressenti avec la plus généreuse violence les douleur de nos désastres. Elle s'indigne contre ceux qui ont gardé le vieil humanitarisme de 1848, et qui s'attendrissent sur les Prussiens. Elle est franchement du parti de Gambetta contre Jules Favre. Elle relate avec amertume : "Madame Sand m'interdit de souffrir pour la France ; elle m'écrit : "Oalmez-"vous, mon enfant, je le veux, "au nom de votre fille..... Elle "n'est pas comme vous de la "nature des pythies ; elle ne "résisterait pas aux exubéran"ces qui vous attirent et vous "brisent."

AMUSEMENTS.

WHITE CITY.

"La Mascotte", l'opérette si populaire que la troupe Olympia joue cette semaine au casino de la White City, a été applaudie par des salles bondées dimanche et hier soir. Elle est rendue avec infiniment d'agrément par les artistes, et la semaine qui commence va être une des plus brillantes de la saison.

Miss Lottie Kendall joue à ravir le rôle de Bettina. Elle en rend toutes les finesses et toutes beautés en lui donnant l'empreinte particulière de son talent original. M. Stevens fait un excellent Pippo, et les autres artistes de la troupe s'acquittent fort bien de leurs tâches respectives.

Les autres divertissements de la White City et le concert qui précède la représentation sont très goûtés du public.

WEST END.

La brise du Lac est véritablement délicieuse après l'intense chaleur de la journée, et chaque soir des milliers d'habitants de la Nouvelle Orléans envahissent la plateforme de West End. Au plaisir que procure la température s'ajoute l'attrait d'un concert et d'une représentation de vaudeville.

La musique est toujours excellemment choisie et parfaitement exécutée, et le programme de vaudeville est aussi varié qu'intéressant.

Cette semaine le public applaudit Emerson et Baldwin, des jongleurs comiques très amusants, et Miss Sophie Brandt, qui a une superbe voix de soprano et un grand talent de chanteuse.

Werden et Gladdish, chanteurs remarquables, Roberts, Hayes et Roberts, des chanteurs et danseurs qui restent une autre semaine, partagent le succès.

Le maire Schmitz est condamné à cinq ans de pénitencier.

San Francisco, 8 juillet — Le maire Schmitz, qui a été reconnu coupable d'extorsion, a été condamné aujourd'hui par le juge Dunne à cinq ans de pénitencier.

Le prononcé de cette sentence a été accueilli par les applaudissements unanimes des nombreuses personnes qui se pressaient dans la salle du tribunal.

Schmitz purgera sa sentence dans le pénitencier de San Quentin.

Au moment où le juge prononçait les derniers mots de la sentence la foule poussa un formidable "Hourrah".

Un spectateur dans le fond de la salle cria : "C'est bon pour vous", paroles qui furent répétées par tous les spectateurs.

Pendant quelques minutes un désordre inouï régna dans la salle. Certains individus, debout sur leurs chaises, lançaient leurs chapeaux et mouchoirs en l'air, donnant libre cours à leur enthousiasme.

M. Farrall, avocat de la défense, élevant la voix au-dessus du tumulte, se tourna vers le juge Dunne et dit :

"Votre Honneur, ces applaudissements sont déplacés."

"Eh bien", répliqua le juge d'un ton vif, "si nous avions un shérif digne de ce nom il mettrait fin à cela immédiatement."

Le shérif Thomas Odell qui se tenait debout dans l'enceinte du tribunal se tourna vers le juge en disant :

"Personne ne peut interrompre ces manifestations, Votre Honneur".

Quelques instants plus tard l'évacuation de la salle fut ordonnée par l'agent spécial Burns.

Un anniversaire.

Birmingham, Angleterre, 8 juillet—Joseph Chamberlain a célébré son soixante-et-onzième anniversaire en famille aujourd'hui à Highbury, sa propriété près de Birmingham.

Des félicitations lui sont arrivées par le télégraphe et la poste de tous les points du pays. La santé du vieil homme d'état s'améliore graduellement et lui a permis de recevoir dernièrement quelques uns de ses amis politiques.

—:o:—

M. et Mme Longworth se rendent à Hawaï.

San Francisco, 8 juillet—Une dépêche privée parvenue hier soir à San Francisco annonce que M. et Mme Nicolas Longworth arriveront dans un jour ou deux dans cette ville en route pour Hawaï. Les deux voyageurs ont quitté Cincinnati depuis une quinzaine et se sont arrêtés dans diverses villes de l'Ouest.

—:o:—

L'opinion des officiers japonais à La Haye.

La Haye, 8 juillet—Le vice-amiral Ijuin et les officiers des croiseurs japonais "Chitose" et "Tsutsuba" mouillés au large de Flushing, ont dîné aujourd'hui avec la reine Wilhelmine au palais de Loo.

Le ministre du Japon à La Haye et le ministre de la marine des Pays Bas étaient aussi présents.

Parlant de la question américaine-japonaise les officiers japonais ont déclaré qu'ils ne croyaient pas qu'un sérieux malentendu fut possible entre les deux peuples et qu'ils espéraient maintenir leurs bonnes relations avec les Américains.

Mettant la main à la poignée de son épée, l'un d'eux a fait cette remarque :

"Nous sommes déterminés à ne nous en servir que pour la défense de notre pays au cas où il serait attaqué.

"Dans ce cas nous sommes prêts à tous les sacrifices."

—o—

Justice sommaire.

Hankow, Chine, 8 juillet — Le gouverneur de la province de Nganhwei a été assassiné hier par un étudiant.

Accompagné du directeur de la police, le gouverneur était sur le point d'entrer dans une école de Nanking, capitale de la province de Nganhwei, quand il a reçu trois balles qui lui ont infligé des blessures mortelles.

Le chef de police a saisi l'assassin et l'a décapité sur le champ.

Il n'y a pas eu d'autres désordres.

—o—

Un fils qui tue sa mère.

Killeen, Texas, 8 juillet—Lee Roe, un jeune homme bien connu de cette ville, fils unique de Mme Amélia Roe, une veuve, a tué sa mère ce matin, d'un coup de revolver à la suite d'une querelle de famille.

Les relations entre la mère et le fils étaient très tendues depuis le mariage de ce dernier.

Après le meurtre Roe a pris la fuite et n'a pas été aperçu depuis lors.

Revue des Deux Mondes.

15, rue de l'Université, Paris.

—SOMMAIRE DE LA—

Livraison du 1er juillet 1907.

I—Le Blé qui Lève (1), troisième partie, par M. René Bazin, de l'Académie française.

II—Correspondance entre Alexis de Tocqueville et Arthur de Gobineau, deuxième partie (1851-1856).

III—Le Traité Franco-Siamois et le Cambodge, par M. J. Harmand.

IV—Le Poète Giosué Carducci, par M. Maurice Muret.

V—Les Origines du Culturkampf allemand. — II. La Formation Sociale des Catholiques allemands, par M. Georges Goyau.

VI—Le Double Miroir du XVIIIe siècle — Chardin et Fragonard, par M. Robert de La Sizeranne.

VII—La Réforme Electorale, par M. Charles Benoist.

VIII—Revue Musicale—"La Catalane" à l'Opéra ; — "Fortunio" à l'Opéra-Comique ; — Cinq concerts historiques de musique russe, par M. Camille Bellaigue.

IX—Chronique de la Quinzaine, Histoire Politique, par M. Francis Charmes.

X—Bulletin Bibliographique.

Feuilleton

—:DE:—

L'Abeille de la N. O.

No. 27. Commencé le 8 juin 1907

LES CRIMES D'UN HEROS

PAR

THÉODORE CAHU

PREMIÈRE PARTIE

XXII

DÉCISION VIRILE.

(Suite.)

Seul le fanal d'un phare perçait encore la nuit complète. Hermann le fixa du regard jusqu'à sa disparition complète.

Sauf quelques matelots qui circulaient encore, le pont maintenant était désert.

Hermann s'assit sur un banc.

Il y resta toute la nuit, malgré le roulis qui devenait violent et le froid qui l'envahissait, car il était légèrement couvert.

C'était fini.

Tout espoir était interdit. Son père était mort, tué par lui, croyait-il, et il quittait son pays.

L'amour du sol natal le pénétra violemment et s'ajouta à l'horrible regret de son affreux forfait.

La France ! Ce n'était pas seulement son pays, c'était la terre bénite où il avait aimé, espéré, souffert ; la terre de gloire et de joie si maternelle pour ses enfants.

C'était encore la terre où reposaient les siens, dont il avait déshonoré la mémoire.

Alors, silencieusement, le front dans ses mains, le visage tourné du côté de la mer, il pleura abondamment et s'abîma dans un long et lamentable accès de désespoir.

Quand, au matin, l'aurore se leva à l'horizon, Hermann était toujours immobile à la même place, les yeux dans le vague.

Le soleil monta, illumina l'espace. Les matelots commencèrent la toilette du navire ; quelques passagers parurent sur le pont, Hermann alors descendit dans sa cabine et de tout le jour ne se montra plus.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE.

I

COMBAT DANS LA CLAIRIÈRE.

Le paquebot de la Compagnie des Chargeurs Réunis, fit escale à Sainte Croix-de-Ténériffe et relâcha ensuite à Dakar.

Pendant la route, Morian et Hermann évitèrent toute allusion aux terribles événements qui venaient de se dérouler si rapidement.

Ils s'étaient rapprochés peu à peu comme cela se passe habituellement entre les passagers d'un bateau qui doit faire une longue traversée.

Le capitaine se bornait à entretenir son compagnon de l'objet de sa mission et à le renseigner un peu sur cette Afrique qu'il allait visiter dans des conditions si étranges et si imprévues.

Pour Hermann, c'était un dérivatif à ses sombres pensées.

Il s'était habitué très vite à la vie du large. Après quelques jours de mer, il supportait sans broncher les coups de roulis et de tangage les plus durs.

D'accord avec Morian, il s'était fait inscrire à bord sous le nom de Lionel de Kergor, peintre et photographe, en voyage d'exploration au Congo....

Ils arrivèrent au Cap Vert, une côte grise, complètement dénudée, dévastée par les Maures il y a plus d'un siècle.

La verdure, les forêts ont disparu. Le nom seul est resté.

Le navire jeta l'ancre près de Dakar, Morian descendit à terre et fut conduit par un lieutenant d'infanterie de marine, qui l'attendait, au campement des Sénégalais engagés expressément pour suivre au Congo la mission.

La plupart de ces hommes avaient déjà servi dans d'autres missions.

Ils étaient aguerris et disciplinés.

Après avoir passé l'inspection, Morian procéda à leur embarquement, puis le paquebot reprit la mer, fit escale au Grand-Bassam, sur la côte d'Ivoire, à Cotonou, sur la côte du Dahomey et arriva enfin à Libreville où Morian reçut de M. de Brazza alors commissaire du gouvernement au Gabon, le complément de ses instructions.

—La tâche est rude, sourit Morian à Kergor dès qu'il le put. Il s'agit de remonter le Congo, jusqu'à son confluent Ouest, l'Oubanghi, à Lyranga, de remonter l'Oubanghi jusqu'à Bangui, puis de remonter par terre directement au Nord, à la recherche des meurtriers de la mission Crampel, massacrée il y a environ trois mois. Ensuite j'aurais à pénétrer en pays inconnus jusqu'au Tchad pour revenir en Algérie par le Sahara et le pays des Touareg-Hoggar.

—Quelle sera, à votre avis, la durée du voyage ? demanda Kergor.

—Dix-huit mois, peut être deux ans, je ne sais ! Si nous ne rencontrons pas en route, il y aura de la gloire à récolter.... Nous aurons tout au moins la satisfaction d'avoir été utiles au pays. Mais il y aura des périls à affronter et la fièvre en plus.

—Tant mieux !.... Ma vie a été celle d'un misérable, ma mort sera, je veux l'espérer, profitable à la Patrie.

—Cela dépend de vous, répondit gravement Morian qui, après un instant de silence, continua :

—Le principal de ma mission m'attend à Brazzaville. Il se compose, outre le contingent indigène et les porteurs, d'un ancien fonctionnaire algérien, M. Berton, qui sera mon second ; d'un médecin de marine, M. Robin ; d'un élève de Grignon, M. Rivaud ; de Papin, l'adjudant d'infanterie de marine, et des sous-officiers français de mes soixante Sénégalais.

—Quelle fonction m'assignez-vous ?.... Comment pourrai-je vous être utile ?.... Disposez de moi absolument selon votre volonté....Je ne souhaite qu'une chose.... Le poste le plus périlleux, lorsqu'il y aura un danger quelconque pour la mission.

—J'ai demandé à M. de Brazza l'autorisation de vous emmener comme explorateur volontaire. Vous serez chargé de l'itinéraire, des croquis et des photographies à prendre en route sous ma direction.

—Les croquis, je saurai les faire, j'étais un fort en dessin topographique à Saint-Cyr, je n'ai pas oublié.... Les photographies c'est facile. Souvent ce fut une de mes distractions, mais je n'ai aucun matériel.

—Le matériel nous attend à Brazzaville. Tout a été prévu par le commissaire du gouvernement.

Cinq jours après, le navire arrivait en vue de Louango, misérable village formé par quelques cases.

Morian, Kergor et les Sénégalais débarquèrent, puis le lendemain se dirigèrent vers Brazzaville, distant de six cents kilomètres environ.

Le voyage, très pénible, dura près d'un mois, car il fallait traverser l'immense et sombre forêt de Meyombé, fouillis inextricable d'arbres aux essences les plus diverses et de lianes enchevêtrées où le soleil ne pénètre jamais.

Enfin, on arriva.

Par sa position au bord du Congo, où ce fleuve commence à devenir navigable, Brazzaville est un des points les plus importants de la colonie.

De là, par la grande rivière, on peut remonter aisément jusque dans la région haute et se mettre en contact avec des populations industrieuses et des contrées riches en produits de toutes sortes. Le résultat le plus saillant de l'exploration de M. de Brazza est d'avoir donné à la France ce poste d'occupation, clef de toute la région.

Mais ce qui est plus beau encore, ce qui méritait pour cet homme mort en plein champ d'honneur d'avoir une statue élevée par tous les peuples civilisés, c'est qu'il a conquis des sauvages non à coups de fusil, mais par sa douceur, sa patience et sa loyauté.

En face, sur la rive belge, on aperçoit Léopoldville, la capitale du Congo belge.

Morian fut reçu à son arrivée par son second, M. Berton, par le docteur Robin et le botaniste M. Rivaud.

Il leur présenta Kergor, explorateur volontaire attaché à la mission et l'adjudant commandant les Sénégalais puis il s'en alla saluer l'administrateur, M. Dolisie, qui l'assura de son concours le plus absolu.

Après quinze jours, nécessaires pour compléter le recrutement des porteurs et leur répartir les marchandises d'échange, les caisses de riz, de biscuits et de réserve et les caisses d'instruments, les vapeurs de la colonie transportèrent la mission jusqu'à Bangui où commence le grand affluent de droite du Congo.

Ensuite, le trajet se continua en pirogues, faites d'un seul tronc avec du bois très dur.

A l'embouchure de l'Ombella,